Guy Du Faur de Pibrac, *Les Quatrains – Les Plaisirs de la vie rustique et autres poésies*, textes édités, introduits et commentés par Loris Petris, Genève : Droz, Textes Littéraires Français, n° 566, 2004, 344 p.

Loris Petris offre une riche édition critique des deux textes majeurs de Pibrac et de cinq sonnets qui les accompagnent souvent dans les éditions du XVI^e siècle ; humaniste gallican, Pibrac, avocat général du roi, président du Parlement de Paris, membre actif — sinon animateur — de l'Académie du Palais réunie autour d'Henri III, fut un moraliste apprécié non seulement de ses contemporains, mais aussi des générations suivantes qui continuent de le lire. Ce volume des T.L.F. comble une lacune dans l'édition critique de textes du XVI^e siècle.

L'ouvrage s'ouvre par un rappel chronologique de la vie de Pibrac que suit une longue et riche introduction littéraire (7–124). L'éditeur examine dans un premier temps les œuvres dans leur globalité, détermine les convergences textuelles qui unissent un ensemble à première vue disparate : l'évocation champêtre des *Plaisirs de la vie rustique* allégorise les *Quatrains* autour d'un projet de connaissance de soi tandis que « l'exigence éthique » est au cœur de la rédaction des deux textes ; autre analogie majeure dans l'œuvre de Pibrac, la place accordée aux réflexions métadiscursives et à la recherche « d'une variété stylistique centrée sur le style moyen ». Les vers de ces œuvres sont enfin marqués sans contradiction par leur anhistoricité et par leur ancrage contextuel : leur publication ne doit en effet rien au hasard, mais se place en contrepoint de l'évolution politique et culturelle des règnes de Charles IX et d'Henri III.

Les *Quatrains* sont replacés dans la tradition gnomique dans laquelle ils constituent une étape essentielle ; leur fortune éditoriale qui transcende les barrières confessionnelles — ils sont édités dans des anthologies à coloration calviniste — le montre et fait d'eux un véritable manuel de morale pratique tout au long du XVII^e siècle, voire du XVIII^e, qui non seulement les éditent — la bibliographie non exhaustive des différentes éditions que l'éditeur propose ne compte pas moins de 149 numéros — mais les mettent en musique, les imitent, les traduisent. Ordre et variété caractérisent les *Quatrains*. L'unité du recueil est marquée par une architecture discrète mais solide ; un véritable plan d'ensemble, répondant à la *dispositio* établie par l'auteur, se dégage selon les axes suivants : la part de Dieu, la vertu ou la part de l'homme, l'homme et l'État, le retour à l'homme. Les liens syntaxiques, lexicaux, sémantiques sont là pour indiquer que le quatrain n'est pas uniquement une unité close, fermée sur elle-même. L'éditeur examine la cohésion du quatrain au niveau de sa forme et de son contenu et analyse ainsi le style du quatrain sentencieux selon Pibrac : densité, brièveté qui refuse la fluidité, rejet du « style doux » et de tout bavardage les rattachent à l'« atticisme de l'éloquence sénatoriale » ; la tension reste cependant moyenne au gré d'un équilibre conquis de retenue et de force expressive. L'œuvre manifeste l'attrance pour le style moyen et varié qui répond à l'idéal oratoire des hauts magistrats. Dans les *Quatrains* se discerne un idéal oratoire et éthique — bien parler n'a de sens que pour celui qui fait bien — qui mêle les courants stoïciens et platoniciens. L'unité du propos se fonde sur le plaisir de la diversité et de la variété

stylistique. Œuvre d'un moraliste, les *Quatrains* décrivent et peignent l'homme plus qu'ils ne le dirigent de façon péremptoire ; avec nuance, ils permettent à leur lecteur de découvrir par lui-même les vérités qu'ils portent.

Les *Plaisirs de la vie rustique* font l'objet d'analyses tout aussi minutieuses : l'histoire du texte est précisée (éditions, situation dans le contexte de la littérature géorgique et bucolique ainsi que du courant anti-aulique, réception). L'unité des vers, situés « entre campagne et Cité, entre piété et politique », repose sur une structure à laquelle contribuent des effets d'écho entre le début et la fin d'un poème qui concilie inspiration allégorique et description pittoresque. Les personnages, situés entre fiction et réalité, permettent entre autres la mise en scène de Michau, mélange du Michel de L'Hospital historique et d'une construction idéologique. Le poème lui réserve la « fureur divine » chère à la Pléiade tout en en faisant un modèle de prudence lorsqu'il exprime des idées philosophiques et gallicanes ; il est bien le modèle en acte d'un idéal oratoire qui hérite aussi bien de Platon que de Philon d'Alexandrie et qui caractérise la haute magistrature du Royaume. Ailleurs, le style bas domine. L'éditeur dévoile les enjeux philosophiques, rhétoriques et poétiques de cette esthétique de la variété. La Justice constitue l'une des valeurs essentielles du texte ; le plaisir est jouissance de la vertu dans un univers fictif et topique qui ne nie pas les soubresauts de l'Histoire et montre qu'il n'est pas possible de fuir les réalités de ce monde. Au cœur de l'évocation rustique, une préoccupation et un dessein politiques sourdissent constamment ; Pibrac, tout en défendant un idéal oratoire de magistrat et de poète, défend le pouvoir royal afin de sauvegarder la monarchie autant que l'État dans un contexte trouble.

L'introduction examine enfin cinq sonnets que Pibrac consacre à des femmes illustres. Ici encore, l'éditeur replace les poèmes dans le contexte de leur publication, dans la tradition d'éloge des femmes illustres ; ici encore, il y voit les traces d'une unité bigarrée qui, au-delà de l'unité autonome de chaque pièce, permet l'éloge de la vie de l'esprit et de l'honneur. Par cette brève galerie, le magistrat célèbre à la fois la reine mère Catherine de Médicis mais aussi la « Dame » France.

L'édition est faite sur la base du texte paru en 1584 chez Frédéric Morel ; la liste des quelques variantes par rapport aux éditions antérieures est donnée en tête de l'édition. Tous les textes font l'objet d'un abondant commentaire continu. Les sources érudites du parlementaire, qui puise principalement dans la littérature gréco-latine, sont traquées ; les échos de ces sources dans la littérature contemporaine sont signalés, ce qui permet en creux de prendre la pleine mesure du travail d'écriture de Pibrac, de juger de ce que l'on osera appeler son « originalité » autant que de l'actualité des thèmes qu'il aborde. Les échos internes à l'ensemble de l'œuvre permettent quant à eux de saisir la cohérence profonde de sa pensée. Chaque point, ou presque, fait l'objet d'une riche bibliographie secondaire. On trouvera peut-être parfois cette annotation trop touffue, mais elle a comme mérite de placer en contexte des textes dont l'importance tout comme le sens profond échapperait sans doute autrement.

Un appendice propose quelques autres poésies de Pibrac : quatre sonnets liés à l'entrée royale de Charles IX en 1571, « L'ombre de Bussy » et quelques stances.

Une section chronologique (« Pibrac et ses contemporains ») se fait écho des avis et opinions concernant Pibrac chez les hommes de son temps. Glossaire, index et bibliographie générale complètent cet ensemble.

Un très riche volume donc pour un texte central dans la pensée de la fin du XVI^e siècle et pour le XVII^e siècle ; un outil de travail pour tous ceux, littéraires ou historiens, qui s'intéressent à la période.

BRUNO PETEY-GIRARD, *Université de Paris XII*

Bruno Méniel. *Renaissance de l'épopée. La poésie épique en France de 1572 à 1623*, « Travaux d'Humanisme et Renaissance », n° 389, Genève : Droz, 2004, 560 p.

Exhumant un riche corpus de près de quatre-vingts œuvres d'auteurs méconnus mais aussi de grands poètes tels que Du Bellay, Du Bartas, Agrippa d'Aubigné et Honoré d'Urfé, la *Renaissance de l'épopée* constitue une synthèse audacieuse sur la poésie épique en France de la fin de la Renaissance à l'aube du Grand Siècle. Souhaitant « donner à lire et à comprendre la poésie épique du XVI^e siècle », Bruno Méniel s'attache successivement à rendre compte de la réception de l'*epos*, à établir une typologie du genre et à expliquer son éclatement.

Quelle fut donc « la théorie et la pratique de l'*epos* » durant cette période en France ? C'est pour tenter de répondre à cette question que, dans la première partie de l'étude (33–250), l'auteur appréhende d'abord le problème de la réception des textes épiques de l'Antiquité, du Moyen Age et de la Renaissance italienne, pour exposer ensuite les théories poétiques qu'ils suscitent et confronter celles-ci à la pratique. Grâce à l'analyse minutieuse de cette réception (ch. 1), l'auteur parvient à établir une ligne de partage entre les sources d'influence en fonction de l'identité confessionnelle des poètes. À Virgile, qui constitue le modèle des poètes catholiques modérés, les catholiques « zélés » substituent Ovide, l'Arioste et Le Tasse, tandis que les poètes protestants s'inspirent davantage de Lucrèce, Ovide et Lucain. Fait important, que prend pertinemment en compte ensuite ce travail (ch. 2), face à cet héritage, on assiste en France à l'émergence et à l'élaboration de théories poétiques sur le poème épique, comme en témoignent notamment l'*Art poétique français* de Sébillet (1548), le second livre de la *Deffence* (1549) ou l'*Art poétique* de Peletier (1555). Rappelant alors les fonctions assignées au « récit héroïque » — immortalisation du héros, éclaircissement du sens de l'existence, proposition de modèles de comportement, idéalisation du prince, invitation à une spéculation —, Bruno Méniel tente de cerner plus précisément encore la réflexion qui se développe sur le genre, en convoquant notamment les grandes parties de la rhétorique. Si l'*inventio* se caractérise par la primauté accordée au thème de la guerre, la *dispositio*, comprend, quant à elle, certains « lieux » tels que l'invocation des dieux, la dédicace au roi ou à un grand du royaume, le choix d'un début *in medias res*, le recours aux songes,